

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme de quatre heures

Célyne Fortin



Numéro 27, automne–août 1991

Les mesures du temps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3535ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, C. (1991). L'homme de quatre heures. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (27), 55–56.

L'HOMME DE QUATRE HEURES

CÉLYNE FORTIN

L'endroit baigne dans un calme feutré. De lourds rideaux de laine rouge vin cachent la lumière du jour. Les murs gris cendré encadrent les fauteuils, sagement disposés en pétales autour des tables rondes comme des cœurs de fleurs. Au bar, trois hommes à demi assis sur les tabourets causent plus qu'ils ne discutent: une discussion serait plus animée, plus bruyante. Une table éclairée par un pan de rideau entrouvert reçoit les confidences de deux jeunes gens. Ils parlent à voix basse. L'un des deux quittera la table sans que je m'en aperçoive sur le moment. Je suis seule, attablée devant un croque-monsieur que paisiblement je déguste en l'accompagnant d'une coupe de vin blanc. C'est assez bon. J'ai une faim à dévorer un loup! Je me sens bien, l'endroit est reposant. Pour une fois, même la musique d'ambiance est absente. Je mange en pensant au Salon du livre que je viens de quitter, au stand, aux livres, aux lecteurs adultes, mais surtout aux autres plus jeunes: cet après-midi, les enfants sont plus nombreux à parcourir les allées que leurs parents le sont, le soir. Dans dix ans, dans vingt ans, ces jeunes liront-ils de la poésie ou l'écouteront-ils en allant à leur travail? La poésie sera-t-elle davantage présente, importante dans leur vie, qu'elle ne l'est pour leurs parents? Que nous faudrait-il faire pour la rendre présente, nécessaire, indispensable? Aujourd'hui, à l'occasion d'un rallye, ils auront connu le nom d'Émile Nelligan. Connaîtront-ils avant longtemps celui de Gaston Miron, de Jacques Brault ou de Rina Lasnier? J'en suis là dans mes réflexions quand je sens quelque chose peser sur ma nuque. Je détourne légèrement la tête à gauche et je devine le regard posé sur moi par l'homme resté seul à sa table. Je continue de manger tout

doucement, en éprouvant toujours cette attention sur moi. À la dérobée, je jette un coup d'œil à droite, le visage de l'un des trois hommes accoudés au bar se reflète dans un miroir qui me fait face. J'ai l'impression, subitement, qu'on m'a à l'œil. C'est comme une ombre qui se referme sur ma personne. L'atmosphère si douce s'assombrit. Je ne suis plus seule, et sereine, et libre de laisser vagabonder mon esprit au gré de mes images. Des yeux sont là tout autour qui me piègent. Les bouchées du croque-monsieur me restent coincées dans la gorge. Pour me donner contenance, j'avale une gorgée de vin qui ne va pas plus loin que le pain. L'homme derrière moi se lève et va à la boîte téléphonique située juste en face de ma table, mais un peu en retrait à gauche. En attendant qu'on lui réponde, il me regarde. Un frisson m'envahit. Pendant que la panique s'installe dans tout mon corps, l'homme vient de raccrocher, s'avance vers ma table. Ma tension est à son comble.

— Mademoiselle, puis-je m'asseoir à votre table ?

Sans avoir eu le temps, il me semble, de reprendre mes esprits, je lui réponds :

— Il y en a de plus grandes tout autour, vous aviez la vôtre, mais si c'est la mienne qui vous intéresse, vous pouvez vous asseoir.

Je n'ai pas vu tout de suite la réaction de l'individu. J'avais mis toutes mes énergies, toute ma concentration sur les mots de la réponse. Mais je crois qu'il a pâli, que sa belle prestance a ramolli, fondu. Et à mesure que l'homme perdait contenance, j'avais l'impression de retrouver la mienne.

— Excusez-moi, mademoiselle.

Il a quitté les lieux, pour ne plus me voir, je pense. Il était quatre heures d'un mercredi nuageux. **XYZ**